

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.



Ab. pour Paris, 3 mois, 8 fr. — 6 mois, 16 fr. — Un an, 30 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 2 fr. 75.

N^o 376. Vol. XV. — SAMEDI 11 MAI 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 17 fr. — Un an, 32 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

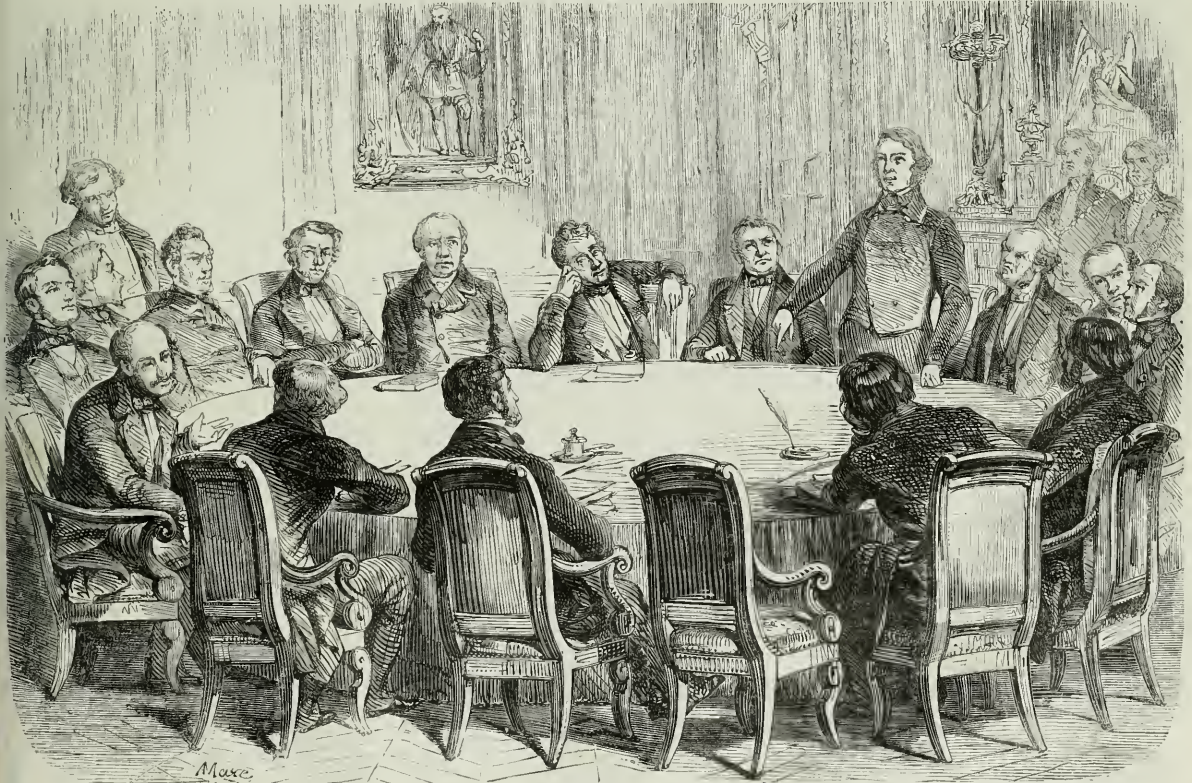
Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Une journée à Palerme. — Visite aux ateliers. — Les noces de Lulizi (suite). — Lettres sur l'Ecosse (n^o 4). — Bulletin académique. — Revue agricole. — Bibliographie. — M. de Blainville, nécrologie. — Variétés.
Gravures. — Commission de révision de la loi électorale. — La morra, jeu italien. — Atelier de M. Dantan aîné, statuaire. — Ecosse: Jeunes enfants écossais, dessin de Gavarni; Ruine d'Iona, dessin de M. Bouquet; L'île de Staffa; La grotte de Fing-à l'extérieur; Vue intérieure, par le même. — L'Olympe au coin de la rue, 8 dessins par Daubouret. — Portrait de M. de Blainville. — Rebus.

Histoire de la semaine.

L'intérêt historique de cette semaine est tout entier dans le projet de loi relatif à la réforme électorale préparé par une commission composée de dix-sept représentants : MM. Benoist d'Azy, Berryer, Beugnot, de Broglie, Buffet, de Chasseloup-Laubat, Daru, Léon Faucher, Jules de Las-

teyrie, Molé, Montalembert, de Montebello, Piscatory, de Séze, de Saint-Priest, Thiers, de Vaumesnil, commission instituée par un arrêté du ministre de l'intérieur en date du 2 mai. Nous nous bornons à constater le fait de cette nouvelle évolution des partis qui prétendent représenter la société, en faisant cette remarque que la société est un mot dont on abuse d'un côté, de la même manière qu'on abuse de l'autre de ce mot : le peuple. Le peuple pour les ultradémocrates, c'est tout ce qui vit dans la misère et l'ignorance; la société, c'est tout ce qui n'est pas ce peuple là, si ce n'est même, pour quelques-uns, le petit cercle avec lequel on sympathise de goût et d'habitudes. Il n'est pas possible que la société soit, pour ces courreurs de lansquenet dialoguant dans quelques-uns de nos fougueux journaux avec les habitués d'estaminet qui leur répondent à l'autre bout de l'opinion, ce qu'elle est pour les honnêtes gens uni-

quement préoccupés des périls de l'ordre social sans acception de leurs préférences personnelles, avec un dépouillement complet de leurs regrets, le sacrifice généreux de leurs espérances de partisans. Nous sommes de la société de ceux-ci, c'est-à-dire du peuple qui veut l'ordre, la paix et le travail; nous tenons en pareille estime le peuple qui s'excepte et la mauvaise société qui trouble la bonne sous prétexte de la servir et de la défendre, mais en réalité pour s'en faire protéger elle-même dans ses vices et dans son exploitation des lâchetés du pouvoir. Nous pourrions placer des noms propres à côté de cette remarque; mais ces noms, défrisés longtemps avant l'avènement de la République, sont mis tous les jours par le lecteur à côté des provocations violentes qui troublent systématiquement la société pacifique, et auxquelles la réforme électorale proposée aujourd'hui fait une première concession sans leur donner satis-



Commission de révision de la loi électorale.

environs de la ville forment une continuité de jardins où s'élevaient des flots de parfums où dominent la violette et les orangers en fleurs.

En vérité, pour nous, hommes du Nord, condamnés à la neige et partant au coin du feu, ce n'est pas un hiver que celui où la nature est si douce et bienfaisante. Je regrettais beaucoup de ne pouvoir m'arrêter quelques jours à Palerme pour contempler à mon aise ces ravissantes campagnes, plus riches de végétation au mois de janvier que ne le sont les nôtres au commencement de mai.

Cependant je me mis à parcourir les boulevards extérieurs de la ville. Il était déjà deux heures du soir. Les gens du peuple venaient achever la fête du dimanche aux guinguettes de la campagne, et, après avoir fait un modeste repas, buvaient, en compagnie de leurs familles et de leurs amis, de cet excellent vin que la Sicile produit en abondance.

Si en général le peuple est partout malheureux, — je parle de ce peuple de prolétaires qui vit au jour le jour — celui de Palerme ne m'avait pas l'air d'être plus heureux qu'ailleurs. Pourtant, en voyant ces gens-là attablés devant des hanaps de vin écumeant, rire et s'égayer, jouer et boire, mon cœur se serrait, comparant cette gaieté d'un instant aux douleurs de tous les jours, aux privations, à la faim, à la misère que la plus grande partie d'entre eux était peut-

être condamnée à subir. D'un autre côté, n'est-il pas heureux, pense-je, que le peuple puisse au moins oublier un instant ses malheurs et assoupir le sentiment de ses souffrances dans l'ivresse? Telles étaient les idées qui troquaient dans ma tête à la vue du spectacle qui m'était offert, lorsque je pris la résolution d'entrer dans une de ces guinguettes, moins pour apaiser la faim, qui toutefois commençait à me tourmenter, que pour observer à mon aise, assis dans un coin, le monde qui était devant et à côté de moi.

Il arrivait rarement qu'on entrât au cabaret pour boire uniquement : la plupart des buveurs jouaient le vin qu'ils buvaient entre eux. Parmi les jeux que j'ai vus le plus en vogue, il en est un, le jeu de la *morra*, qui est curieux et caractéristique, et qui partant vaut la peine que j'en dise ce que j'en puis voir et savoir des Siciliens auxquels je me suis adressé.

Le jeu de la *morra* se joue à deux, mais les tenants peuvent se succéder comme dans l'*écarté*. Point de cartes, point de dés dans ce jeu primitif; il ne faut pas même des brins de paille, comme aux Anglais : vos deux mains suffisent, et si vous n'en avez qu'une seule le jeu peut aller encore. Deviner la somme des deux nombres que vous et votre adversaire allez marquer par les doigts de vos mains droites, en les déployant en même temps que vous prononcez ou

hurlez le numéro, voilà le but que vous vous proposez si vous jouez à la *morra*. On serre d'abord son poing, puis on crie à volonté un numéro de un jusqu'à dix, et on lâche simultanément un ou plusieurs ou même tous les doigts de la main, ce qui alors est désigné par le cri de *tutta* (toute). Celui qui vient de deviner le numéro compte un point. La partie est gagnée ordinairement à cinq points, et l'enjeu est une quantité déterminée de vin qu'on boit aussitôt.

En autant de temps qu'il faut pour lire ces quelques lignes expliquant le jeu, deux honnêtes joueurs palermitains auraient fait une partie à cinq, tant ils vont vite dans la besogne. Leurs physionomies mobiles s'animent, les yeux étincellent, et toute la vie des joueurs se concentre pour ainsi dire dans le regard. Il paraît qu'ils ont l'art de saisir dans les yeux et sur les lèvres de leur adversaire le nombre que celui-ci doit marquer avec ses doigts; le deviner, y additionner son propre nombre et proclamer le résultat doit être l'affaire d'un instant, d'un clin d'œil, d'un mouvement de pensée. Aussi je ne crois pas que ce jeu devienne jamais populaire en Allemagne. Le geste même des deux maïs qui se rencontrent et se croisent à chaque instant sur la table, ces yeux aiguisés ou furieuses, toujours âpres et monotones, haussant de ton à mesure que la partie s'échauffe, et criant : huit, trois, neuf, *tutta*, avec l'impétuosité d'un sifflet de lo-



La Morra, — jeu sicilien

comotivo, ont quelque chose d'original, je dirais même de sauvage, si le peuple sicilien n'était un des peuples les plus spirituels et les plus chevaleresques de l'Italie.

Le jeu de la *morra*, à ce qu'il paraît, est très-ancien en Sicile; s'il faut en croire les naturels du pays, il était en vogue à la cour des anciens rois de l'île. On s'aperçoit que c'est la période mystique de cette histoire. La tradition contemporaine cite le grand-père du roi actuel de Naples, Ferdinand I^{er}, comme étant fort passionné de la *morra* et s'y adonnant pendant des heures entières en compagnie des paysans de ses villas.

Une des conséquences les plus naturelles de ce jeu ce sont des rixes sanglantes. Les joueurs, animés par les libations continuelles du vin de Sicile, vident quelquefois leurs querelles à coups de couteau. Car s'il y a des joueurs habiles, qui ont beaucoup d'adresse pour deviner le numéro qui sera indiqué par l'adversaire, il y en a encore qui le regardent tout simplement dans la main d'un joueur novice ou distraité, et quand on s'aperçoit de la ruse, ou, pour mieux dire, du vol, les voix qui criaient tout à l'heure paisiblement des numéros vrombissent des injures et des imprécations : heureux quand le sang ne vient mettre un terme à leur dispute! — Et j'ai vu, étant encore à table dans la guinguette où je faisais mon déjeuner, deux joueurs de *morra* se lever

tout à coup furieux, le visage empourpré de colère et de vin, renverser devant eux les banquettes et les tables, faire voler en éclats les verres et les bouteilles, se jeter l'un contre l'autre; et des femmes poussant de grands cris s'emparer des bras de leurs maris ou de leurs frères, les prier, pleurer, les arracher enfin à la lutte sanglante qui était près de s'engager. Et puis cinq minutes après, tout le monde était en paix, on buvait à la ronde, et le jeu recommençait entre les deux tenants comme si de rien n'était été. — Tant mieux! me suis-je dit, et je me suis hâté de sortir.

Et la nuit venue je me rembarquai pour retourner à bord du bateau à vapeur. La nuit était calme comme le jour, la lune était haute et resplendissante, le ciel étoilé comme un ciel d'été. Le vaste golfe de Palerme, encadré d'un côté par le mont *Pellegrino* et de l'autre par le cap *Zafferano*, tous deux se confondant dans la courbe de l'horizon, et cette mer calme et unie comme une glace, offrent dans ces instants l'image d'un vaste lac sillonné en tous sens par les nombreuses petites barques des pêcheurs de nuit. Elles portent à leurs proues des lumières à l'aide desquelles ils découvrent le poisson, et qui se réfléchissent dans le vaste miroir de la mer en longues traînées de feu.

Enveloppé dans mon manteau, bercé par le mouvement léger et régulier de la barque et par le bruit monotone

de deux rames, entremêlé du chant encore plus monotone du marinier qui me conduisait, j'étais plongé dans une douce rêverie, et je regardais presque machinalement les incommensurables lumières qui éclairaient la ville et la longue rangée de réverbères de la rue *Tolido*, qui, vue de ma barque, semblait une procession nocturne et fantastique. Tout enfin respirait le calme et la paix. — Qui m'eût dit alors que quelques années plus tard devaient partir de cette ville les premiers éclats de la révolution de 1848, qui embrasa un instant presque toute l'Europe!

Mais une violente secousse me réveillait en sursaut de mon extase. La proue de ma petite barque avait heurté contre le corps du bateau à vapeur; j'étais arrivé à la fin de mon voyage d'un jour. — L'humidité de la nuit et de la mer m'avait gagné; et j'avais hâte de trouver ma couchette, où je m'endormis, à peine installé, d'un sommeil profond et paisible.

Le lendemain il ne paraissait plus de Palerme et de la côte de Sicile qu'un point vague qui se perdait dans l'horizon de plus en plus à chaque tour des roues du navire, comme la blanche fumée de la vapeur à travers les airs; nous étions à plusieurs lieues en mer voguant pour l'Orient.

Visites aux Ateliers.

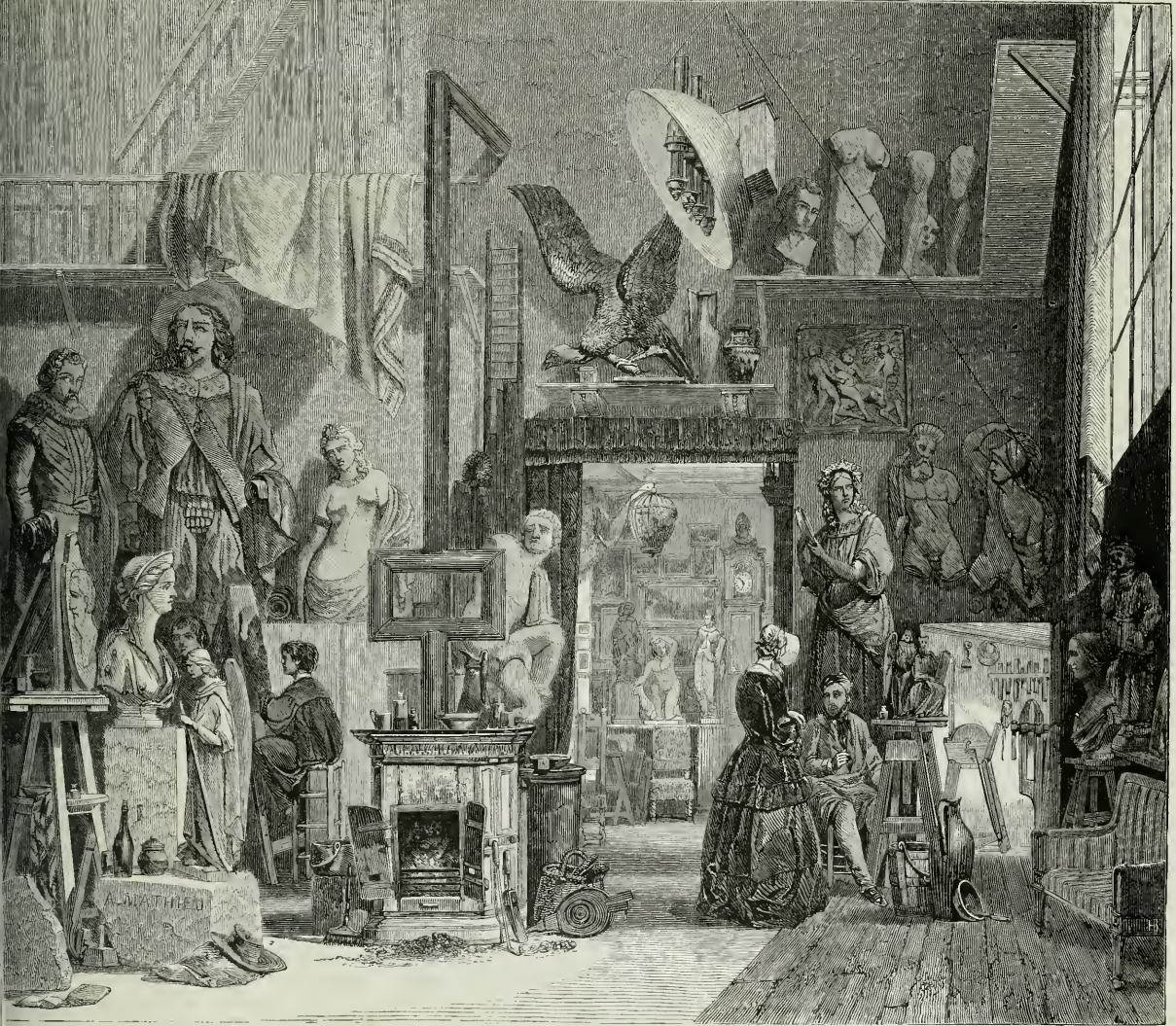
PRÉAMBULE.

Pourquoi l'*Illustration* ne dirait-elle pas un peu le bien qu'elle pense d'elle-même, la juste opinion qu'elle a de ses mérites et de son utilité? Pourquoi affecterions-nous à cet égard une vaine modestie, vertu surannée, anachronisme ridicule dans notre siècle de fanfares égoïstes, d'enseignes, d'affiches et de réclames? Le monde nous apprécie, nous estime, nous fait bon accueil. Ces suffrages nous flattent et nous sont précieux. Mais ce n'est pas tout que les éloges du présent. Et la postérité...! La postérité sans laquelle... — ne m'arrête de peur de tomber dans une de ces ritournelles et tribunes qui ne servent pas au présent et n'arriveront pas à l'avenir. — Et justement nous avons la prétention d'y arriver, nous, à l'avenir. Chaque semaine nous apportons au public notre petit tribut d'enseignement, de curiosités et de

récréation. L'on est impatient de nous recevoir, avide de nous parcourir; mais quel vif intérêt auront un jour pour la postérité ces reproductions pittoresques au moyen desquelles nous daguerrétypions chaque événement public, chaque fait individuel important qui vient à se manifester! Combien sa curiosité sera agréablement satisfaite à feuilleter cette histoire de notre temps que nous écrivons avec la plume et le crayon! Quelle charmante évocation des temps qui ne seront plus! Notre recueil deviendra un jour une des choses les plus recherchées par les investigateurs du passé. D'autres collections livreront à l'étude l'élément brut, le chiffre correct, la discussion savante; mais qui fera voir au vif notre monde d'aujourd'hui à celui qui doit succéder? Que de choses que le dessin, la gravure et la lithographie ne songent pas à aborder et qui tombent dans notre domaine! Et d'ailleurs la gravure inspirée par la circonstance,

la lithographie populaire, ont leur vogue passagère et après s'être dissipées au hasard ne laissent pas à disparaître. Un recueil de vingt, de cent gravures peut facilement périr; un recueil de cinquante, de cent mille gravures se conserve curieusement, surtout s'il est en même temps un journal, image et gazette à la fois. De toutes les feuilles de ce temps, et elles pullulent, les deux qui aient le plus de chances de durée dans un avenir éloigné sont inévitablement le *Moniteur* et l'*Illustration*. Et, modestie à part, les chances les meilleures doivent être pour nous; nous avons plus d'attrait pour le plus grand nombre, parce que les hommes préfèrent ceux qui cherchent à les récréer à ceux qui ont la prétention de les instruire.

Si jamais Pompéi ou Herculaneum nous restituaient des fragments des *Annales des Pontifes* de Rome, cela ferait certainement sensation parmi les savants. Au lieu des *An-*



Atelier de M. Dantan aîné, statuaire.

les des *Pontifes*, si c'étaient les *Diurna Acta*, les actes sénat, les procès-verbaux des assemblées législatives de me, auxquels César fit donner la publicité, présentant à, il y a bien bientôt deux mille ans, quel instrument politique pouvait être pour l'ambition cette chose, qui, perfectionnée, s'appelle aujourd'hui chez nous la *presse*, l'émotion du monde érudit ou seulement instruit serait bien plus grande encore. Si au lieu des *Annales des Pontifes* ou des *urna Acta*, c'était le journal du compilateur *Christus*, tant *Cicéron* parle avec tant de mépris (*Lettres familières*, livre II, viii), racontant les événements de la journée, accidents bizarres, les procès, les spectacles, donnant annonces de mariages, la chronique scandaleuse, enfin le véritable gazette de Rome avec ses *comcans* et ses *caruds*, ce serait de par le monde une bien autre rumeur. Nos plus détestables écoliers se mettraient à *piécher*

le latin pour parvenir à la lire. Mais imaginez-vous quels transports exalterait et quel trésor inappréciable serait pour nous la découverte d'une *Illustration* romaine du temps de César, si cet habile meneur de popularité s'était avisé de charger quelques-uns de ces Grecs adroits, vivant à Rome, de faire une pareille publication. Toute la littérature romaine paierait là-contre. L'amusement qu'elle nous apporterait, nous le préparons pour l'avenir. L'*Illustration* a été en plusieurs endroits le point de départ et sera partout le dernier terme de toute publication. Elle débutait il y a plusieurs milliers d'années par les hiéroglyphes sur les murs des temples de l'Asie et de l'Égypte; grands journaux coûteux à imprimer et qui n'étaient ni faciles ni amusants à lire. On la gravait alors sur des porphyres et des granits immobiles; aujourd'hui elle vole sur une feuille de papier d'un bout de la terre à l'autre. Je ne sais si l'amour-propre m'abuse,

mais j'ai idée que l'*Illustration* aura raison un jour de tous les journaux possibles, de même que les scribes ont eu raison des rhapsodes et les imprimeurs des uns et des autres. Le dernier article de journal qui sera imprimé sera un article d'*Illustration*, il annoncera la fin du monde avec le dessin anticipé de l'événement.

Mais je m'aperçois qu'en m'abandonnant au plaisir toujours si doux de parler de soi et de ses mérites, je me suis, comme l'avocat *L'Intimé*, écartée de mon but. Laissons donc les temples de Babylone et de Memphis, l'antiquité et la fin du monde, je reviens plus directement à mon sujet.

Toujours en quête de nouveautés pour vous plaire, monsieur, citoyen, cher public, ami lecteur, je m'inferme de tous les événements, je porte de tous côtés mes investigations; j'entreprends même de lointains voyages. Un chemin de fer est-il livré à la circulation, je suis la première à venir prendre

Justement, dans un des endroits les plus sauvages, au fond d'un ravin, nous rencontrons un pauvre Highlander bien embarrassé, car son petit poney ne pouvait venir à bout de tirer une charrette pleine de tourbe du lit pierreux d'un torrent qui traversait le chemin. Nous poussons à la roue, et grâce à ce coup de main, il peut se mettre en route; il fut si effrayé de notre rencontre, et il tremblait tellement, qu'il n'a pas pu nous remercier, et je gagerais qu'à l'heure qu'il est il croit et soutient encore que c'est le diable en personne qui lui a rendu ce service; — avec cela que mon compagnon de voyage porte des ongles assez longs pour passer par des griffes aux yeux d'un naturel de l'île de Mull.

L'obscurité s'accroît à chaque instant, et ce n'est qu'à grand-peine que nous distinguons notre chemin; un coup de tonnerre lointain et sourd est répété par les échos, et à travers les noires dentelures des montagnes, des éclairs, comme des serpents de feu, descendent dans la vallée. — Bientôt une pluie torrentielle nous force à prendre un abri sous l'arche d'un petit pont; là, assis sur des pierres, dans le lit d'un torrent, nous allumons un cizare, et pendant plus d'une demi-heure, nous écoutons gronder le tonnerre, tomber la pluie et babiller le ruisseau qui coulait entre nos jambes.

Au premier éclairci, nous nous remettons en route; le chemin est couvert d'énormes crapauds qui dansent sous nos pas, et traversé à chaque instant par de larges torrents, qui descendent en bouillonnant des flancs des montagnes et nous montent quelquefois jusqu'aux genoux. — De nouveau la pluie recommence et tombe plus fort que jamais. Que faire? que devenir?... Nous enfouïssons nos chapeaux sur les yeux, et tête baissée, *sub jove irato*, nous continuons à grands pas notre route, tantôt heurtant un rocher, tantôt tombant dans un trou.... N'importe, nous allons toujours.... toujours.... Mais nous n'arrivons pas à l'auberge indiquée par le vieux berger. — Nous aurait-il trompé?... Arrivons-nous dépassé le but?... A chaque pas, des incertitudes et des déceptions.... Ici, c'est un feu follet dansant sur un marécage que nous prenons pour une lumière.... là, le cri plaintif d'un oiseau de mer, qui nous semble être la voix d'un enfant.... plus loin, nous sentons l'odeur chaude



Jeunes enfants écossais, dessin de Gavarni.

et pénétrante d'un feu de tourbe, et nous entendons chanter un coq.... Serions-nous arrivés?... Non, ce n'est qu'une méchante hutte de terre, à quelques pas de la route, qui nous regarde passer avec sa petite lucarne borgeoise, et semble nous faire la grimace.... A un mille de là, sur notre gauche, quelque chose comme un grand fantôme se dresse

l'eau chaude, du sucre et de l'eau-de-vie de grain, que les Écossais appellent *whisky*; le gôlt en est très-fin, et, quoi qu'un peu fumé, fort agréable.

Notre attentive hôtesse nous soubaite une bonne nuit, e bientôt après avoir étendu à sécher devant le feu toute notre drôquie, ruisselante d'eau comme une éponge trop pleine



Ruines d'Iona dessin de M. Brunet



L'île de Staffa, dessin de M. Bouquet.

nous nous roulons dans nos couvertures de laine, et quelques minutes encore après, on eût pu nous entendre ronfler comme des soufflets de forge.

Je ne vous dirai pas que le lendemain il était tard quand nous quittâmes notre bonne et mystérieuse hôtesse de Kealoch, vous le devinez bien. Ce bon sommeil avait régaré nos forces; il faisait un temps superbe, et en route le soleil acheva de nous sécher complètement.

Nous avions encore une dizaine de milles à faire pour aller à la pointe de l'île prendre le bateau, sur lequel on traverse le petit bras de mer qui sépare Iona de Mull. Le chemin, assez élevé, côtoie le lac, ou plutôt le golfe, qui s'enfon-

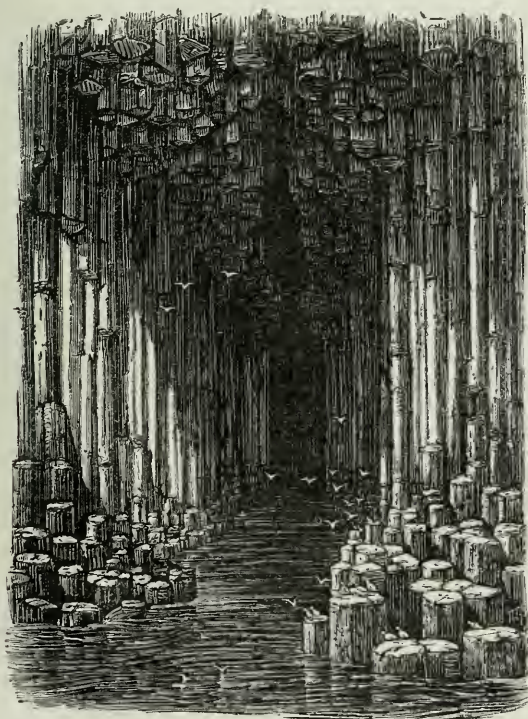
ce bien avant dans les terres; derrière nous les montagnes de Mull, encore endormies sous les rideaux blancs du brouillard, et devant nous, la mer, verte comme une belle émeraude, enchâssée dans l'or de son sable fin et jaune. — Sur la route, çà et là de belles vaches noires qui paissent, des îlots qui séchent au soleil, des torrents qui descendent dans le lac, des cabanes de pêcheurs qui fument, des pêcheurs, devant leurs portes, qui font comme leurs cabanes, et nous qui faisons aussi comme eux... Que vous dirai-je enfin...

Tous ces mille riens, qui font la distraction et le charme d'un voyageur à pied, l'admiration et le bonheur d'un artiste en voyage... Toutes choses, du reste, qu'on ne peut bien

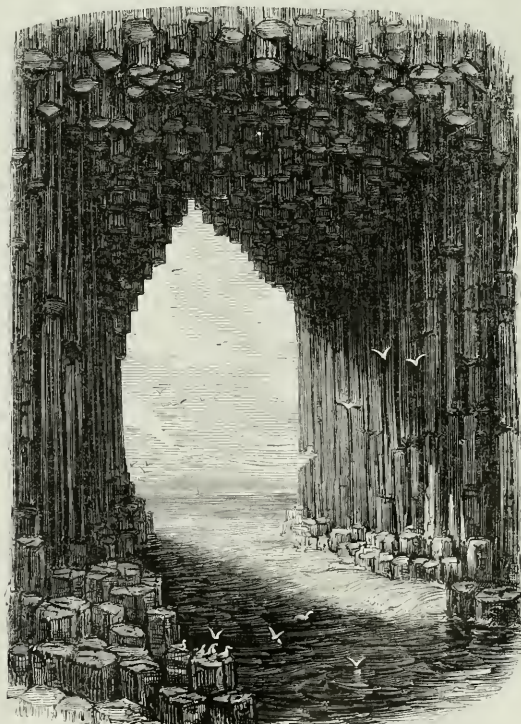
voir, dont on ne peut bien jouir qu'en voyageant ainsi; c'est, comme le dit l'auteur de *Monte-Cristo*, passer après la foule, et ramasser sous l'herbe les perles et les diamants qu'elle a pris, ignorante et insouciance qu'elle est, pour des flocons de neige ou des gouttes de rosée.

Ce fut ainsi que, tout en causant, regardant et admirant, buvant ici une tasse de lait pur, donnant là quelques pences à de beaux enfants blonds, nous arrivâmes à notre bateau de passage.

J'ai l'adresse d'un aubergiste nommé *Macpheat* (prononcez *Macfine*). Je dis au batelier que je connais dans Iona un certain *Macpheat*, chez lequel je désire descendre.



La grotte de Fingal, à l'extérieur, dessin de M. Bouquet.



La grotte de Fingal, à l'intérieur, dessin de M. Bouquet.

L'Olympe au coin de la rue, par Damourette et Th. Gersan. (Suite.— Voir le N° 372.)



Mars est toujours vainqueur, quand on voit dans la fable
Les exploits de ce drôle amable,
O Mars, ne t'étonne pas
De le voir aspirer à porter ton cabas.



Caron, triste nocher de l'Achéron à sec,
Employé maintenant dans les pompes funèbres,
Attend ses voyageurs, morts obscurs ou célèbres.
Caron vit de la mort; il mange et boit avec.



Hercule, demi-dieu, fort parmi les humains,
Autrefois terrassait un lion de ses mains.
Hercule est toujours fort; qu'un lion se présente,
D'Hercule à l'instant même il sent la main pesante.



Silène, vieux pochard; Bacchus, buveur novice.
Ont tous deux même vice,
Et n'ont pas même estomac;
L'un se grise de vin, et l'autre de cognac.

L'Olympe au colu de la rue, par Damourrette et Th. Gersan. (Suite.— Voir le N° 372.)



Voilà ce qui charmait et faisait à la fois
Fuir le prudent Ulysse; aujourd'hui, je conçois,
Les sirènes étant à celles-ci pareilles,
Que le prudent Ulysse eût peur pour ses oreilles.



Dieu des vergers, Vertumne, et toi belle Pomone,
Vous avez délogé de l'Olympe païen;
C'est vous qu'on voit, au peuple saubourien
Vendre, en hiver, les fruits avortés de l'automne.



Adonis n'est pas mort, et Vénus est vivante;
Adonis fait son droit; Vénus est sa servante.
Vous verrez Adonis magistral quelque jour...
Attendu que Vénus... Nous requerrons la cour...



Cerbère, ce vieux chien qui veillait aux enfers,
N'y faisant plus ses frais a vendu ses services;
Et devenu limier de toutes les polices,
Il mord sans préférence, innocents ou pervers.

M. de Blainville, membre de l'Institut, mort à Paris, le 1^{er} mai 1850.

M. Blainville (Ducrotay de), membre de l'Académie des sciences, section d'anatomie et de zoologie, successeur de Georges Cuvier dans la chaire d'anatomie comparée du Muséum d'histoire naturelle de Paris, a été trouvé mort le 1^{er} mai dans un wagon du chemin de fer de Rouen, au départ du soir.

La science fait en lui une grande perte. Quoique âgé de 73 ans, il avait conservé une vigueur peu commune. Il se livrait avec une infatigable activité à des travaux sur les fossiles, et, dans la semaine qui a précédé sa mort, il travaillait encore avec l'ardeur de la jeunesse. C'est en se livrant à ces recherches savantes qu'il éprouva, quelque temps auparavant, une sorte de défaillance dont il se remit bientôt en attribuant à la chaleur la cause de son indisposition, et en refusant de prendre aucune précaution. Il allait à Caen, et de là en Angleterre, parfaitement rassuré sur sa santé, lorsque la mort est venue le frapper subitement.

M. de Blainville est né à Arques (Seine-Inférieure) en 1778. Il vint assez jeune à Paris, où il se livra à l'étude des sciences. Les écrits et les leçons de M. Cuvier lui inspirèrent le goût le plus vif pour l'histoire naturelle et pour l'anatomie comparée. Ses premiers essais furent remarqués, et ne tardèrent pas à le désigner pour suppléer son maître au Jardin des Plantes et au Collège de France. Quelque temps après, M. de Blainville fut nommé professeur adjoint d'anatomie et de physiologie comparées à la faculté des sciences. En 1810, il se fit recevoir docteur en médecine; mais il n'abandonna point ses études favorites. Il a disséqué et étudié avec soin un grand nombre d'animaux de toutes les espèces; il a fait connaître beaucoup de faits nouveaux, et a donné, comme résultat de ses recherches, plusieurs classifications méthodiques auxquelles il a joint des considérations générales aussi profondes qu'ingé-



nieuses. On lui doit la continuation de plusieurs travaux commencés par Vicq-d'Azir, et le développement de plusieurs idées de ce grand homme, auquel l'anatomie comparée a emprunté plus de données que ses successeurs n'ont voulu l'avouer. Le nombre des mémoires publiés par M. de Blainville sur divers sujets de zoologie et d'anatomie est très-considérable; tous annoncent des vues profondes, des idées hardies et propres à imprimer à la science un mouvement qui lui a en effet profité depuis vingt ans. L'énumération de ces travaux excéderait les limites d'une simple notice nécrologique. Peu de professeurs ont rendu l'enseignement oral plus profitable et plus agréable; sa parole facile, abondante, se prêtait admirablement à l'exposition de ses idées, qu'il savait rendre en quelque sorte palpable en appelant à son secours l'art du dessin, dont il se servait avec une extrême habileté. Ses leçons étaient suivies par un auditoire nombreux et toujours charmé. M. de Blainville avait été nommé membre de l'Institut en 1825; il était du petit nombre de savants qui relèvent la science par la noblesse du caractère, la fermeté et parfaite indépendance de l'esprit. Ses funérailles, qui ont eu lieu mardi dernier, avaient attiré un nombre considérable de personnes appartenant à l'Institut et à toutes les sociétés savantes. Une foule de jeunes gens qui avaient suivi les leçons de l'illustre professeur s'étaient joints au cortège pour faire acte de reconnaissance et de respect envers les dépouilles mortelles de leur maître.

La volonté du défunt, interprétée par sa famille et ses amis d'après les habitudes et les exemples de sa vie, n'a pas permis de donner à cette pieuse cérémonie l'éclat bruyant qui accompagne des morts moins regrettables et des mémoires moins chères à la science et à l'humanité.

Statistique criminelle.

Nous empruntons au *Credit* le relevé suivant, d'après une brochure qui vient d'être distribuée aux membres de l'Assemblée nationale.

« La population des bagnes s'élève à 7,903 individus. Ces 7,903 individus sont contaminés dans les proportions et pour les crimes suivants : Pour espionnage et trahison militaire, 2; désertion après grâce, 3; bigamie, 3; menaces par écrit et sous condition; 5; pillage en bandes et à force ouverte, 5; crimes commis par des fonctionnaires publics, 3; faux témoignage, 15; extorsion de titres à l'aide de violences, 17; rébellion, 21; banqueroute frauduleuse, 21; parricide, 28; association de malfaiteurs, 31; empoisonnements, 64; fausse monnaie, 126; coups et blessures graves, 157; faux, 163; assassinats, 163; incendies, 227; vols et attentats à la pudeur, 427; vols, 972; meurtres, 1018; en outre, 417 individus sont classés comme ayant commis plusieurs des crimes sus-mentionnés.

« Parmi les condamnés, 58 l'étaient à moins de cinq ans, 3,290 de cinq à dix ans, 2,300 de onze à vingt ans, 163 de vingt un à trente, 39 de trente et un à quarante ans, 10 à cinquante et un ans et au-dessus. Les condamnés à perpétuité étaient au nombre de 2,029.

« Ce sont les campagnes qui alimentent la population des bagnes dans la plus forte proportion; on y compte 4,737 individus de cette catégorie, 2,515 individus nés dans les villes, et 651 individus d'origine étrangère.

« On trouve aux bagnes 132 individus âgés de vingt ans et au-dessous, 2,078 de vingt et un à trente ans, 2,540 de trente et un à quarante ans, 2,001 de quarante et un à cinquante ans, 872 de cinquante et un à soixante ans, et 280 de soixante et un à soixante-neuf ans. Sur les 7,903 forçats, 4,754 sont célibataires; 4,252 ne savent ni lire ni écrire, 2,830 le savent imparfaitement, 736 le savent parfaitement, et 105 ont reçu une instruction supérieure. Les enfants trouvés y sont au nombre de 156 et les enfants naturels au nombre de 396.

« Les forçats ou majorité sont des récidivistes; et si s'en trouve que 3,517 n'ayant subi aucune condamnation préalable à leur entrée au bagne.

« Presque toutes les professions fournissent leur contingent aux bagnes. Des cultivateurs, jardiniers, batteurs en grange y sont les plus nombreux (1,257). Viennent ensuite les journaliers et terrassiers (1,111), les maçons et plâtriers (579), les tisserands (370), les marbriers de toute espèce (268), les docteurs (253), les chapeliers, forgerons, serruriers (197), les chéimistes, layetiers, menuisiers (191), les charpentiers, mâteurs, perceurs (170); les tailleurs d'habits (170), les scieurs de long (149), les charcutiers, cochers, postillons (129); les militaires sans profession, y compris les donataires et gardes-côtes (112); les mariniens, pêcheurs et marins (111); les meuniers (92), les

bergers, bouviers et chevriers (85); les portefaix et ouvriers sur les ports (78); boulangers et pâtisseries (75); les carriers et mineurs (74); les poulteurs, tableliers, tourneurs en bois et autres (72); les commis, écrivains et employés (72); les cardeurs, fileurs de laine et drapiers (71); les ouvriers en soie (68), les bouchers et charcutiers (67), les artistes vétérinaires et maréchaux ferrants (65); les bûcherons, charbonniers, sabotiers (63); les tailleurs de pierres (62), les couvreurs (61), les dessinateurs, peintres, doreurs (56); propriétaires (50).

« En regard de ces chiffres pris dans les professions qui fournissent les plus forts contingents au bagne, on ne verra pas sans intérêt les chiffres des professions qui fournissent les contingents les plus faibles. On trouve aux bagnes 10 médecins, 7 armuriers, 6 blanchisseurs, 5 brasseurs, 19 limonadiers, 2 callats, 17 cartonniers ou relieurs, 3 comédiens, 7 confiseurs, 18 couteliers, 3 pharmaciens, 7 ecclésiastiques, 3 fonctionnaires publics, 7 fumistes, 17 gardes champêtres ou forestiers, 3 gaziers, 8 géomètres ou opticiens, 1 homme de lettres, 5 hommes de loi, 15 marbriers, 10 matelassiers, 7 musiciens, compositeurs ou artistes; 13 négociants, 5 notaires, 3 papeteriers, 7 paveurs, 13 potiers d'étain ou de terre, 4 quincailliers, 3 rentiers, 8 rouliers, 2 tapissiers, 10 vitriers et 11 voiliers.

« Les religions sont variées au bagne: on y trouve 29 juifs, 148 mahométans, 2 idolâtres, 64 luthériens, 134 calvinistes, 1 anglican, 7,721 catholiques et 3 individus dont la religion est inconnue.»

M. Ziegler a publié un volume dont nous avons rendu compte dans notre numéro 365, 23 février dernier, sous ce titre: *Recherche des principes du beau dans l'art céramique, l'architecture et la forme en général*. Nous renvoyons à ce numéro ceux qui sont curieux de connaître ces *Etudes* aussi savantes qu'ingénieuses. Nous annonçons aujourd'hui l'atlas qui devait accompagner la publication du volume, et que les difficultés d'une impression polychrome très-compliquée n'ont pu permettre de publier que trois mois plus tard. Cet atlas, composé de 14 planches in-folio, offre 14 modèles des diverses formes inventées par M. Ziegler et réalisées sous sa direction. Ces modèles ne sont pas seulement des applications de la théorie de l'auteur: ils ont, d'une manière adoube, et pour ceux mêmes qui ne jugent d'une question de goût, en cette matière, que par les yeux, un mérite qui n'a pas besoin d'être prouvé par les règles de l'art et au nom de la science, ce qui est la preuve même que l'art et la science sont satisfaits. Le grand ouvrage de M. Brongniart trouve dans cette publication de M. Ziegler un complément indispensable, et auquel est réservé l'accueil de tous ceux qui possèdent la première partie d'une œuvre devenue aujourd'hui l'œuvre collective de MM. Brongniart et Ziegler. L'at-

las se vend chez les mêmes libraires que le volume: Paulin et Lechevalier, rue de Richelieu, 60; — Mathias, quai Malaquais, 14.

Table générale des 14 premiers volumes de l'Illustration.

Nous prions ceux de nos abonnés qui nous ont écrit cette semaine au sujet de cette *Table* de vouloir bien lire l'avis que nous avons publié dans notre dernier numéro, à l'article *Correspondance*.

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER REBUS.

Le persiflage nous est vraiment trop familier à nous autres Français.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et C^o, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PLOIS FRÈRES, 36, rue de Vaugrard.